



# Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

P. 1 - Éditorial par Alain Freixe

P. 2, 3 & 4 - Textes inédits de Claude Ber, Patrick Da Silva, et Raphaël Monticelli.

P. 5 & 6 - Notes de lecture :

**La Légende fleurie** de Raphaël Monticelli par Michel Séonnet

**Quatre saisons en un jour** de Patricia Castex Menier par Alain Freixe

**Carnet des poussières** de René Pons par Françoise Oriot

P. 7 - De la toile et quoi d'autre ? revue-texture.com

P. 8 - À quelques mots d'ici : Éditions **Al Manar** - Agenda des amis

Les dessins illustrant ce numéro sont de **Martine Orsoni**, extraits du livre **La Légende fleurie** de Raphaël Monticelli

*La poésie comme l'art est inséparable de la merveille.*

André Pieyre de Mandiargues



Comme se nouent les saisons ce sera forcément bientôt Noël !

De la nuit, avant l'étoile, celle qu'on n'attend plus, reste le noir. Celui de la peinture de Soulages dont on parle et reparse; celui de la littérature, de la poésie, son autre nom pour moi; de l'art quand il se sait fils du soleil souterrain des grottes d'hier. Loin des lumières d'écran – ces obstacles ! – qui filtrent pensées et affects, les vident de tout sens. Cela qu'il leur arrive d'appeler "culture", cette bouillie, cette glandée pour ceux au front de lit clos et au profil d'armoire à glace avec qui on ne plaisanterait pas !

Il faut poursuivre, ancrés dans le refus – le "non" lave mains, visages et sourires – et préférer les lueurs tremblotantes, intermittentes, erratiques, celles des

lucioles dont Georges Didi-Huberman s'inquiète dans son dernier livre *Survivance des lucioles* paru aux éditions de Minuit.

Il faut continuer à marcher, dans la nuit, loin de la lumière du pouvoir, de cet impératif de clarté absolue.

Se dresser contre ceux qui voudraient bâillonner ceux qui cherchent à penser dans les mots.

Désertier le plein feu, se jeter à côté, prendre soin des contre-feux, de ces lucioles et de leurs signaux désirants, amoureux dont l'enjeu n'est rien moins que de l'humain en formation. D'eux, je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui, sinon vous inviter à suivre leurs avancées soit en lisant notre blog :

<http://lesvoixdubasilic.blogspot.com>, soit en lisant notre newsletter mais sachez que tous nos rendez-vous sont maintenus – Lectures à la Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale de Nice; fête des **Voix du Basilic** le premier week-end de juin 2010; Marché de la poésie à Paris; festival du livre de Mouans-Sartoux; Salon de *L'autre livre* à Paris, plus quelques projets innovants que vous découvrirez chemin faisant !

\*

*Toute l'expérience poétique tend à restituer au corps l'actualité de sa naissance*

Joël Bousquet

Si Noël est une naissance. Si c'est cela que l'on fête, alors lisez cette poésie, cette littérature qui se décline en poèmes, récits, romans, essais... Quelque chose naît là! Pas grand-chose, il est vrai. Un rien. Un "je-ne-sais-quoi" qui reste là, en bordure de monde, à balbutier comme disait l'homme de la *nuit obscure*. Du réel !

Parcourez le catalogue des éditions de l'Amourier – [www.amourier.com](http://www.amourier.com) –, vous y verrez les feux de quelques-unes de ces lucioles dont je parlais plus haut. Vous y verrez briller l'été en hiver; l'amour, la poésie; la merveille. Cela qu'au nom de notre association je vous souhaite pour les jours à venir de la nouvelle année, l'Étoile des Mages, *L'Arcane 17* :

*le testament de l'espérance que l'homme ne doit jamais perdre quelles que soient les circonstances*

André Breton

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Rangeant séculièrement la vaisselle dans les placards le linge dans les armoires avec les mots qui ne sont jamais dans mes mots – tamis hachoirs cocottes casseroles faitouts louches et passoirs câpres et clous de girofle – manquant à ma parole tant d'autres dans le dire déduit de lui-même, lapin fendu sur la planche où, au tranchoir de la lune, binait la vieille pois et blettes, son âme dans ses reins courbés, aux miens la pioche de la parole dans le parfum poivré du basilic.

La vieille ne priait que la terre de sa bêche, les loupiotes de l'aube effritées en mottes des deux côtés du sillon. Sur ta nuque endormie ma main ébouriffée une autre herbe, la nuit lovée contre mon ventre.

Le respiré de nous c'est vivre.  
 Son odeur de sueur et de tulipe entre  
 les membres. Le temps à mon panier avec ses graines et ses plants,  
 je le ramasse dos courbé la terre basse et dure. Parole paysanne que je sarcle  
 sacs de jute glissés sous les genoux et le plié  
 est celui de l'humus de pin piquant les paumes. Nous ne ferons,  
 amour, que nous pencher un peu plus vers la terre  
 dans la vigueur des pousses le mouillé des  
 aïrelles dans le petit matin.

Je dis – disant comme la vieille au lointain de l'enfance – vite le temps passe si vite qu'on ne le voit passer, passant au tamis des mains et des mots la durée et l'abricot écrasé en compote tandis que repose la pâte couverte de haricots blancs pour ne pas qu'elle gondole et que gondole le temps dans sa géométrie non-cuisinière loin de l'appropriation des fourneaux. Tant de fois les assiettes, les verres, les couverts et les plats de faïence sur la table dressée dans la domesticité du quotidien et l'allégresse festive de banquets où veille, au-dessus du fumet des rôtis, mêlée à l'odeur âcre des olives en saumure et des noix, l'éternité scandée au rituel des mâchoires à leur survie.

La parole aussi se roule dans la salive et la spirale du serpenteaire prolonge celle de la langue.

Rangeant régulièrement la farine dans le buffet, la serpillière sous l'évier, les balais contre la porte, les couteaux dans le tiroir au samou des maîtres *zen age quod agis* fais ce que tu fais pour un satori en lavant les poireaux, mouillent mes doigts l'eau de l'éponge et celle du fleuve d'Héraclite greffant saveurs et sagesse en un brugnoon à double noyau poison et remède au caducée du pharmakon tandis que dénouant le tablier pendu à son crochet à côté des torchons et des gants j'écosse ma pelure d'un même geste que l'oignon revenu dans l'huile chaude pour un double apprêt de la bouche à la manducation du manger et de la parole dans l'habitude paysanne confondant nourriture de la chair et de l'âme tant se joignent peur de mourir et désir d'éternité tant sont d'humble facture charnelle la soif et la faim de l'esprit, son appétence pour des transsubstantiations malaxées à sa précaire essence qui d'autre chair fait sa chair, d'autre sang son sang, de morts sa vie.

Cette mangeaille de corps et d'âmes se range au réfrigérateur et dans le caché d'une parole à son épure, fumet spirituel distillé d'auras en éthers dans la préciosité de la lympe et la limpidité des corps délestés de la chair.

À ces effluves célestes les parvis immortels à la viande le pourri du fumier. Corps coriace où vient buter l'ascèse de l'esprit à son incontinence à son usure à son effondrement de peau plissée et d'os raidi.

J'essuie mon âme sur ce paillason et ce paillason est  
 mon âme je dis  
 sa volure et son dévoilement

tandis que tripatouillent mes mots greffés de tripes et de lettres en un travail trop charnel pour n'être pas aux boyaux relié, trop abstrait pour n'être pas torture en ce raffinement que seul l'esprit sait inventer, le temps le temps je dis m'étripaillonne travaillant vie et viande jusqu'au vidée de moi serai et nos âmes ensemble dans les prairies du ciel tandis qu'au labeur des mets et des mots je range mon âme dans son rire les serviettes dans le tiroir le confit dans les bocaux – trivialement mon âme au suspendu de l'éveil –.



Claude Ber a publié  
aux éditions L'Amourier :  
*Vues de vaches* (collection Carnets) avec  
Cyrille Derouineau, photographe

## Au feu Patrick Da Silva

taient à manger. Ils dévoraient debout ; les gourdes passaient de l'un à l'autre qu'ils buvaient à la régalaie ; lorsque l'une était vide, celui qui l'avait asséchée la jetait derrière lui ; les enfants se faisaient une charge de les ramasser, de les leur rendre pleines.

Ce fut un journalier qui donna l'alerte. Les fenaisons finies, il s'en allait à la louée. Il s'était arrêté pour la nuit, endormi dans une borie à l'écart de la route. Le sabbat strident des oiseaux en fuite l'avait réveillé et, dès avant qu'il ne fût debout, le fond de l'air l'instruisit du désastre. Dehors, le ciel rougeoyant derrière le plateau ne laissait plus de doute. Il a fait demi-tour, il a cogné aux portes, il a crié au feu. Les hommes, braillés à la va-vite, se sont précipités, les gamins dans leurs jambes, trop contents. Ils ont pris pêle-mêle, les haches, les pelles, les pioches, les grandes scies. Tout le monde a dévalé. À trois heures de marche le feu remontait le coteau. Les femmes avaient suivi. On leur demanda de rebrousser chemin, de revenir avec des provisions, des pains de graisse et des bandages.

Ce n'est qu'à l'aube du troisième jour – considérant l'ampleur que prenait l'incendie et qu'il faudrait, quand bien même les villages alentours, jusqu'aux cantons voisins venaient prêter main-forte, se battre encore longtemps – qu'ils s'imposèrent à tour de rôle de dormir un peu ; de tenter pour le moins car – même s'ils s'écartaient du front d'une bonne demi-heure, que les litières de feuilles étaient profondes et odorantes – c'était une autre lutte

Deux jours durant ils n'ont pas fermé l'œil ; tout juste prenaient-ils le temps de s'asseoir.

Les femmes leur apportaient

encore, contre soi cette fois, pour céder au sommeil. Ils étaient harassés, mais tellement au-delà de leurs forces, la fatigue à ce point outrepasée, que leurs muscles restaient bandés, prêts à s'arc-bouter, à cogner, à jaillir, figés dans cette tension et inaptes au repos, comme si la conjugaison ardente du brasier et du bouillonnement de leurs corps qui s'échauffaient à son encontre, avait distillé en eux on ne sait quel alcool, qui, maintenant sans discontinuer, s'épanchait dans leurs veines, leur montait à la tête, de sorte qu'au bord du sommeil ils se ressaisissaient ; une convulsion les retenait de s'abandonner et les ramenait dans cet entre-deux eaux où dedans et dehors, bruits et reminiscences, sensations et images et émois se mêlent, s'entremêlent, sans qu'on ne soit ni lucide ni endormi vraiment. Ainsi, au bout de quelques heures, ils repartaient à l'assaut, à peine reposés, tout juste dégrisés mais vivifiés cependant, impatients, vaillants pour un autre jour, une autre nuit sur la brèche ; à peine reposés, mais éveillés vraiment, sens et conscience exacerbés, comme jamais à eux-mêmes, comme jamais à l'instant.

Il fallut deux grosses semaines pour circonscrire le feu. On abattit les arbres à la chaîne. On ouvrit une saignée à travers la forêt. À l'ouest, le fleuve fit barrage. Les villages furent épargnés mais pas les hameaux ni les fermes isolées. Huit hommes perdirent la vie : six au combat contre les flammes ou à vouloir leur arracher un enfant, un vieillard, une bête ; deux autres quelque dix ans plus tard. Ces deux-là, à six mois d'intervalle, se pendirent au même arbre, un hêtre miraculeusement réchappé du désastre. Ils ne s'étaient jamais remis du retour à l'insignifiance mais n'avaient pas eu pour autant le cœur ou le cran de partir, reconquérir dans une guerre nouvelle l'intensité de vivre, cette incandescence d'être au monde qu'au péril du feu ils avaient éprouvée.

## Raphaël Monticelli

Imagine que, dans la Palestine du premier siècle, vivait un peuple dans une précarité bien proche de celle que connaît la Palestine d'aujourd'hui ; il vivait sous le même soleil, dans la même poussière, avec le même goût de sel persistant au fond de la gorge, cerné par le même sable, avec la même ferveur pour l'eau douce et pour l'ombre, cherchant, comme tous les peuples, de quoi s'abriter, subsister et se perpétuer et, comme tous les peuples, y parvenant non dans la tranquillité, le calme et la joie, comme il conviendrait, mais dans la souffrance, la douleur, l'incertitude, comme nous le savons, déterminés par des puissances lointaines, aveugles et comme inattaquables. Comme tous les peuples, celui-là puisait dans la longue histoire de ses peines la cause de ses plaintes et de ses rêves, la force de son espérance.

Nous savons que c'est dans ce peuple juif du premier siècle que Jésus est venu au monde ; on dit que c'est à Bethléem. Tu sais que Jésus naquit alors que Rome avait décidé de dénombrer les habitants de ses territoires et, dans cette intention, elle avait ordonné que tous les hommes devraient aller se présenter au lieu de leur origine. Joseph, le père putatif de Jésus, vivait, avec Marie, à Nazareth ; mais il était originaire de Bethléem, car il était de la descendance de David et des anciens rois d'Israël.

C'est en arrivant à Bethléem que la sainte Vierge sentit les premiers signes de la naissance imminente de son enfant. La journée finissait, le temps fraîchissait et toutes les hôtelleries étaient bondées de sorte que Joseph ne put trouver aucun endroit protégé pour y loger. Ayant frappé à toutes les portes et, malgré l'état de Marie, n'ayant rencontré que des refus, Joseph se résolut, dans la hâte où le mettait l'imminence de l'accouchement, à aménager tant bien que mal un lieu ouvert et passant. Les traditions divergent quant au lieu : on parle de grotte ou d'étable, on dit aussi qu'il s'agissait d'un espace couvert entre deux maisons.

Il y avait là un petit endroit aménagé en mangeoire devant lequel était attaché un taureau ; Joseph y lia l'âne sur lequel Marie avait voyagé, alluma une petite lampe à huile qu'il fixa, à hauteur de regards, à une pierre qui faisait relief, nettoya rapidement le sol de ses impuretés et de ses cailloux, y étala son manteau de voyage et y installa Marie ; après quoi, il rapprocha le foin dans l'espace qui séparait l'âne du taureau et y posa une sorte de vareuse qu'il avait. Quand il eut terminé ses préparatifs, il s'approcha de Marie et lui prit la main en souriant.

Le taureau avait considéré ces intrus avec placidité et une curiosité attentive que l'on ne lui soupçonne habituellement pas ; il avait tendu son museau vers l'âne, reconnaissant, dans les odeurs du voyage, des nuances d'herbes et de terres ; il avait secoué la tête, poussé le front contre l'épaule de Joseph, effleuré sa main de sa grosse langue râpeuse, puis s'était immobilisé, tournant vers Marie ses yeux pleins de douceur. De son côté, l'âne, d'abord indifférent à tout, avait commencé par se rassasier ; après quoi, lui aussi, avait tourné la tête vers le couple, tandis que le silence de la nuit enveloppait Bethléem.

Quand l'heure du travail arriva, Joseph aida Marie à se placer ; il s'efforça de la soulager en facilitant le passage de l'enfant, coupa le cordon, essuya le nouveau-né et le donna à Marie. Au premier vagissement, celui qui déploie en bouquets bourgeonnants les délicates circonvolutions de nos bronches et les remplit pour la première fois d'un air ardent qui les stimule, le souvenir des cris d'origine remplit non seulement Marie et Joseph, mais aussi l'âne et le taureau qui reconnaissaient là comme un cri de détresse, un appel à protection. Lorsque Joseph posa l'enfant sur la vareuse entre les bêtes, celles-ci reniflèrent la petite vie nouvelle, y sentirent des odeurs de sexe et de sang, et cette évanescence fraîcheur que l'on voudrait toujours conserver entre narines et lèvres ; et ils tendaient doucement la tête en considérant le petit corps palpitant, et lançaient vers lui de délicats coups de langue.

Si le terme de *naissance* désigne la venue au monde du point de vue de l'action et du résultat de la parturition, le terme de *nativité* oublie l'acte au profit du fait et de la date, le travail au profit de la qualité et l'action au profit de l'état. Tu sauras donc que célébrant la naissance de Jésus, on ne saurait mieux faire que de la nommer de sorte qu'on entende la date, la qualité et l'état. La date parce qu'elle inaugure une ère nouvelle et que notre humanité se détermine en avant et après cette date ; la qualité parce que







cet événement met en lumière la sainteté de toute venue au monde ; l'état parce que désormais on ne considérera plus notre existence que comme une éternelle naissance. Il existe trois nativités : celle de Marie, celle de Jean-Baptiste, et celle de Jésus. La première est la plus merveilleuse car elle a donné au monde, par les œuvres de la chair, un être pur et sans taches ; la deuxième est la plus émouvante, car elle est celle de celui qui vient au nom de celui qui doit venir ; la troisième est celle par laquelle se réalise la sainteté des deux premières et, par elles, notre sanctification.

La nativité de Jésus proclame que notre sainteté réside toute dans la parole : conçu selon l'Esprit seul, Jésus Christ accomplit le miracle de l'incarnation du Verbe, signifiant ainsi que nous ne devons nos plus hautes qualités d'Homme qu'au fait d'être nés des mots, et que les mots tirent leur valeur du fait qu'ils s'inscrivent dans des êtres de chair.

Raphaël Monticelli a publié chez L'Amourier :  
*Intrusions, Réversions, Effractions, Expansions*  
 (collection ex caetera)  
 et va paraître le 15 décembre 2009 :  
*La Légende fleurie* (dont est extrait *La nativité*)  
 illustrée de 30 dessins de Martine Orsoni



## Récit La Légende fleurie

Raphaël Monticelli

collection Ex caetera, éd. L'Amourier



### Le paradis sur terre

Les saints, pour être saints, sont d'abord et avant tout des hommes et des femmes. Et comme *nous ne devons nos hautes qualités d'homme qu'au fait d'être nés de mots et que les mots tirent leur valeur du fait qu'ils s'inscrivent dans les êtres de chair*, il faut bien en déduire que les saints, encore bien plus que les autres humains, sont faits d'une très haute qualité de mots, d'une très haute qualité de chair.

C'est cela qui nous est conté dans cette *Légende Fleurie*.

Si, bien des siècles après, Raphaël Monticelli reprend d'une main leste le geste de Jacques de Voragine écrivant la *Légende dorée*, c'est pour rendre leurs vertus de jouissance aux saints fidèles qui sont devenus notre patrimoine. Leurs corps sont ici honorés en de tendres *fioretti* auxquels les dessins conjoints de Martine Orsoni apportent la sensualité d'une ironie coquine.

Haute qualité de chair, sainte Agathe dont *la sueur soulevait des rumeurs d'algues mariées à une légère brise de sauge*.

Haute qualité de chair, sainte Agnès qui, de son supplice, sanctifia *tous les corps qui connaissent le tendre partage des plus profondes intimités*.

Mais haute qualité de chair, aussi, Joseph dont l'élection pour devenir le père adoptif de Jésus se fit au témoignage de toute une danse d'oiseaux se posant sur sa verge.

C'est parce qu'ils sont à ce point de haute chair que les saints sont en telle amitié avec les animaux.

Poissons qui conduisirent sainte Réparate aux rivages niçois et auxquels saint Antoine fit un discours aussi fervent que celui de saint François aux oiseaux.

Lion auquel parlait saint Jérôme et qui allait le chemin avec un âne.

Comment s'étonner, alors, que certains de ces animaux – saint Georges de la Manade de Marie, saint Michel d'Aliboron – aient été conviés à la sainteté ?

Mais de tout cela, le plus grand miracle est sans doute celui des mots. Il n'y aurait ni chair ni sainteté sans leur puissance illuminatrice. Miracle des mots et miracle des livres, sainte Marie elle-même, qui passa son enfance à apprendre à coudre et à lire, constata un jour que *les lettres et les mots ne se cousent pas seulement les uns aux autres... ils sont cousus au monde et ils se cousent à Dieu*. Ce que confirme le nom même de saint Jérôme qui veut dire "mot sacré" : *le mot lui-même est un territoire sacré dont il faut approcher avec crainte*.

On comprend dès lors – et sainte Dorothée en fit la dure expérience – que les mots soient la cible privilégiée du diable. Il est *cause que les mots oublient leur sens*. Ainsi naissent les disputes, les illusions, et les visions erronées du monde et de ceux qui l'habitent.

À cheminer avec ce livre qui se savoure comme un lait d'émerveillement, on a plus d'une fois l'impression de rejoindre ce lieu où fut conduit Saint Minime, *où l'herbe, la terre, les pierres et l'eau forment une harmonie qui annule le temps*.

Là où l'on retrouve *dans l'intensité du monde, les bonheurs du paradis*.

*L'émerveillement*, dit Monticelli, *est le principe même de la sainteté*.

Michel Séonnet

*La Légende fleurie*, éd. L'Amourier, 18,50€

## Quatre saisons en un jour

Patricia Castex Menier

collection *Grammages*, éd. L'Amourier



Vous voulez voyager? Et que les mots vous portent? Vers le nord? L'Irlande? Alors lisez *Quatre saisons en un jour* de Patricia Castex Menier, vous embarquerez pour un pays de légendes où l'épaule de Troll du vent vous poussera vers quelque cottage/ si bas qu'on le dirait pour des lutins. Là, on allume le feu de tourbe, qui raconte plus qu'il ne chauffe. Feu de tourbe, feu du poème de Patricia Castex Menier!

Et que raconte-t-il ce feu?

Il éclaire et donne à voir un pays, l'Irlande, dans toutes ses dimensions: sa géographie, intacte comme aux premiers temps du monde; son histoire; ses luttes de Cromwell à un certain Bloody Sunday; ses légendes; son sens du sacré. Et jusqu'à sa météo si particulière qu'elle a fini par faire titre.

En effet, ces *Quatre saisons en un jour* sont la reprise d'une expression irlandaise qui sert à définir le temps qu'il fait, soit sur l'île ce passage incessant du soleil à la pluie, du froid au chaud, du clair au sombre et inversement bien sûr. Ce temps changeant,

ce temps mêlé est celui même du livre de Patricia Castex Menier. Il définit bien son rythme et son ton fait de ruptures, ces routes qui bifurquent, tournent et nous font

passer du grave au léger, du tragique au comique, de l'archaïque à la modernité, du réel à l'imaginaire, de la légende à l'histoire et vice-versa: oui, on en voit de toutes les couleurs!

Ainsi va la saisie de ce territoire dans la dessaisie du temps comme il passe, inquiets de cette *lenteur bienvenue* qui nous polira la paix du cœur: comme la pluie les pierres car il pleut, ici. Terriblement. Une pluie qui semble toiser le temps, tricoter les visages et avec les chiens, garder les hommes de leur folie. Et si les moutons sont chez eux à déguster tranquillement l'herbe de la tombe, les hommes eux sont souvent si seuls qu'ils boivent fort et n'appareillent plus que sur les trottoirs où ils chantent fort, histoire de se donner le pied marin/ jusqu'au/ caniveau/ du bout du monde. À la beauté du monde que ses vers célèbrent, Patricia Castex Menier mêle la dénonciation de la violence du

monde, des malheurs qui, ici comme ailleurs, accablent les hommes.

*Quatre saisons en un jour*, quatre auteurs pour un livre, quatre Irlandais, quatre paroles pour structurer ce livre: l'une de Seamus Heaney, l'autre de Galway Kinnel, la troisième de Samuel Beckett et la dernière de W.B. Yeats. Quatre hommages à ces hommes dont la lecture a nourri son regard. Patricia Castex Menier développe dans ce livre une grande unité d'écriture faite d'attaques vives comme un musicien entame son morceau ou un marcheur sa randonnée! – un mot isolé au démarrage comme on appuie sur l'accélérateur – de vers courts, de registres mêlés, de contrastes accusés.

La poésie est le meilleur des guides. Elle oriente le regard à travers la réalité vers ce qui peut venir la trouver, ces riens – C'est cela le réel! – qui se laissent rencontrer toujours dans l'inattendu. Ce sont eux qui ouvrent des passages – maître mot de Patricia Castex Menier! – afin d'offrir à la réalité cette chance de vie. Oui, l'Irlande, dans ce livre de poésie, est vivante parce que les vers de Patricia Castex Menier sont vivants!

Alain Freixe

*Quatre saisons en un jour*, éd. L'Amourier, 19,00 €

## Carnet des poussières

René Pons

collection *Ex cætera*, éd. L'Amourier

Que peut nous transmettre un écrivain qui affirme n'être plus qu'un tas de gravats? Un écrivain qui, tout en dénonçant les postures de la littérature, prétend mettre sous les yeux de ses contemporains – qu'il déteste – une certaine quantité de [ses] humeurs? Une désespérance bien sûr (mot que René Pons préfère à désespoir, trop grandiloquent et usé) mais surtout de l'ironie et une extrême lucidité.

Dans ce *Carnet des poussières*, qui exista d'abord sous la forme d'un vieux carnet jauni à anneaux, René Pons laisse courir sa pensée: réflexions, poèmes, proses poétiques... et nous entraîne sur ses chemins d'écriture. En effet, s'il parle du vieillissement et des douleurs physiques qui l'accompagnent, ou de la solitude – recherchée –, de la perte

des illusions, du silence aussi bien que de photographies, de gravures et, bien sûr de littérature, c'est avant tout un jugement sur l'écriture qu'il construit.

Il y a, pour René Pons, un bonheur de la brièveté mais pas nécessairement de la formule, du jugement définitif. Il veut aller à l'essentiel, parvenir à la sagesse du dépouillement. C'est la quête d'un écrivain qui après tant de livres s'interroge encore sur son art, sur l'adéquation entre ce qu'il a à dire et la façon de le dire.

Par ailleurs, il éprouve l'écriture – le geste d'écrire – comme un besoin, une nécessité physique indépendamment de ce qu'il peut vouloir dire. N'ai-je écrit que pour ne pas m'endormir? Écrire pour ne pas mourir sans cependant écrire pour exister davantage... Chercher la densité dans l'ellipse, la plénitude dans le blanc. Écrire parce que les mots sont, de ce qu'a créé le monde humain, ce qui nous enchante le plus: J'aime le mot français arbre, ce mot qui craque et qui bruit; parce que les mots peuvent modifier jusqu'à

nos perceptions: *Le vent, cette peur qui affole les arbres en promettant le feu*. Mais écrire pour qui, sous quelle forme, avec quelle envie de rencontre? Ces réflexions ne peuvent qu'aiguiser l'exigence préalable à tout acte d'écriture.

C'est aussi une éthique de vie que propose René Pons. Ne donner à lire que ce qui peut réveiller les hommes, cette humanité en marche vers le pire, les aider à se défaire de l'emprise de la société, s'extraire de ce jeu de dupes où le paraître l'emporte sur l'être, renoncer à tout instinct grégaire et paresse. René Pons, écrivain désenchanté, irrespectueux, mordant, montre la direction: *le seul voyage à entreprendre est celui que l'on fait en soi-même, dans ce territoire pour lequel aucun guide n'est écrit, où tout change sans cesse, et dont nous ne parvenons à explorer, si grands soient nos efforts, qu'une infime partie*.

Françoise Oriot

*Carnet des poussières*, éd. L'Amourier, 12,00 €

Participer à la vie de l'association des amis de l'Amourier, c'est soutenir la petite édition en général et *L'Amourier* en particulier.

L'essentiel étant que la poésie, la littérature vivent et circulent... malgré les vents mauvais qui aimeraient nous faire courber l'échine.

À l'heure où, par simple décret, la Direction du livre au Ministère de la culture est supprimée pour être fondue au sein de la Direction des "industries culturelles" – les mots en disent long... – l'inquiétude grandit et appelle à nous mobiliser davantage, auteurs, éditeurs, lecteurs et libraires. Où le livre est menacé, les libertés le sont aussi. Afin de rester vigilants, essayons de faire nôtre cette petite phrase de Camus *Je me révolte, donc nous sommes.*

Participer à la vie de l'association des amis de l'Amourier, c'est porter les lectures en tous lieux, porter le Basilic à tous ceux qui le désirent, porter les livres en tous salons qui nous accueillent, porter les *Voix du Basilic* une fois l'an au sommet du village de Coaraze et partager notre bonheur de lire.

Que soient ici remerciés pour leur confiance, tous les adhérents 2009. C'est l'heure de renouveler (ou de prendre) votre adhésion 2010 sur le petit bulletin joint, avec pour horizon ces vers de Roberto Juarroz :

*Chaque main situe son nuage  
dans un ciel différent  
Mais un jour elle le trouve  
dans le ciel de tous*

Avec les amitiés de l'équipe,  
Bernadette Griot



## De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

<http://revue-texture.fr>

Le site de Michel Baglin

Il est des demeures qui offrent des accès volontairement dénués, des portes simples faites d'un bois lisse et clair, nulle fioriture ne vient heurter l'œil de l'hôte qui va franchir le seuil, nulle moulure tarabiscotée ne retiendra son pas.

Le site de la revue **Texture** est tel. Porté par cette légèreté que donne l'humilité, on y accède avec la certitude d'y trouver une parole amie.

*Je vous propose ici de découvrir mes livres et ce qu'en ont dit les critiques, mais surtout les outils et portraits que j'ai consacrés aux auteurs que j'apprécie, ainsi que des entretiens, des textes, des notes de lecture, au jour le jour, et des informations pratiques.*

L'invitation faite au visiteur se formule en termes limpides, elle annonce une visite bien définie, aux contours nettement circonscrits.

Mais les demeures aux accès volontairement dénudés s'avèrent souvent des plus riches quand le seuil en est franchi.

Les pièces succèdent aux pièces ici, et l'on découvre rapidement que la visite présente comme caractéristiques essentielles la clarté et l'ampleur. Comme une belle maison méditerranéenne, les ouvertures sont lumineuses et si les murs blanchis présentent des tableaux, ils sont signes d'amitié, fenêtres ouvertes sur des œuvres amies.

La rubrique "auteurs" nous invite à faire une première pause, on s'y installe comme dans une vaste salle peuplée de voix, de livres ouverts, ceux qui ont formé, modelé, enrichi une pensée et une œuvre. On y croise Todorov et Lambersy, Milan Kundera et Marie-Claire Bancquart, Aimé Césaire et Albert Camus. Ils s'appellent, devisent

et se complètent, avec cette puissance paisible des mots qui cherchent des passages dans la vie noire des siècles tourmentés, en péril. Les totalitarismes, le colonialisme ont ravagé nos utopies, mis à mal nos représentations du monde, que peut la littérature ? que peut la poésie dans un monde de rapaces ; les mots, les lectures contre l'instinct du prédateur ?

Précisément, voici Kundera qui se met à malmener un poète lyrique nommé Jaromil dans son livre *La vie est ailleurs*. La poésie (lyrique, mais pas uniquement) en prend pour son grade, sa quête errante le conduisant même à devenir suppôt du stalinisme. Ah, qu'il est beau ce monde quand il est sculpté par l'ordre des rythmes et l'agencement des rimes ! Belle page critique que celle écrite ici par Michel Baglin : *Heureusement, l'inauthenticité est fatale à la poésie, telle une confession qui perd tout intérêt si elle n'est pas véridique la poésie ne saurait longtemps assurer une communication réelle si elle ne procède de la volonté d'atteindre cette justesse qui autorise un peu de complicité et de fraternité dans "l'océan d'altérité". Jaromil, pour devenir le Poète, doit trahir la poésie et la réduire au silence.* (*Poésie et Pesanteur*, Atelier du Gué, 1984).

Dans les pièces attenantes, on y croise des amis, des frères en poésie, saluons ainsi Gaston Puel qui nous livre son intacte ardeur au gré d'un entretien : *Il faut survivre à l'absence.*

Dans le spacieux couloir des "brèves" sont offertes, comme un cordial, des nouvelles de la poésie d'aujourd'hui : les prix, les festivals, les actions. Nous parviennent comme en écho les accents de Martine Caplanne qui chante Jean l'Anselme.

Nous sommes entrés là le pied léger, pour voir, faire un tour, mais il faudra nous pardonner, l'ami, en ton lieu, on y respire si bien, qu'on va – je crois – taper l'incruste.

**amourier.com innove... amourier.com innove... amourier.com innove...**  
Panier fidélité ou 5% de remise sur tout achat en ligne de livres courants  
qu'il soit réglé par carte ou par chèque et bien sûr toujours franco de port.



Lectures

- **Maison de la poésie** de Grasse  
Approches de **Pierre Michon**  
par Alain Freixe et Jean-Marie Barnaud  
**vendredi 11 décembre 2009 à 19h30**
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice  
Les amis de l'Amourier liront  
**Edgar Poe**  
**vendredi 18 décembre 2009 à 17h**
- **Maison de la poésie** de Grasse  
Autour d'**Henri Bosco**  
**vendredi 15 janvier 2010 à 19h30**
- **Maison de la poésie** de Grasse  
Soirée avec **Raphaël Monticelli**  
*Bribes en tout genre*  
**vendredi 22 janvier 2010 à 19h30**
- **Maison de la poésie** de Grasse  
**Jean-Marie Barnaud** lira  
*Fragment d'un corps incertain*  
**vendredi 26 février 2010 à 19h30**
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice  
**Raphaël Monticelli** lira  
*La Légende fleurie*  
**samedi 27 février 2009 à 15h**
- **Espace Association** à Nice  
Printemps des poètes "Couleur femme"  
Rencontre-Lecture 4 poètes / 4 éditeurs  
de la région Paca  
**samedi 6 mars 2010 14h-18h**
- **Fête du livre** à Bron (69)  
**Michel Séonnet**  
Trois ânes  
& **Jean-Pierre Spilmont**  
**ven 5, sam 6, dim 7 mars 2010**
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice  
Printemps des poètes "Couleur femme"  
Lecture par les amis de l'Amourier  
**samedi 13 mars 2010 à 15h**

Hommage à Michel Barnoin

Michel est décédé brutalement le samedi 7 novembre 2009 à Coaraze. Ceux qui sont venus à *Voix du Basilic 2009*, l'ont entendu accompagner de son accordéon la lecture de Nathalie Vannereau. Une prestation si sensible et tellement juste que personne ne sut qu'elle était improvisée... Musicien tout aussi accompli que l'homme et l'ami qu'il fut, son sourire restera toujours présent à notre mémoire.  
Merci Michel de cette présence !

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Éditions Al Manar

**Al Manar**, ce terme en arabe classique désigne le phare. Et bien sûr l'on pense d'abord à la lumière, à ses intermittences mais aussi à la mer, à ses dangers pour qui a choisi d'embarquer et de traverser. La littérature, l'art en général vit de ces dangers-là.

**Al Manar**, c'est donc le nom d'une maison d'édition qu'Alain Gorius a fondée officiellement en 1998.

Auparavant, c'était l'enseigne de la galerie d'art contemporain qu'il avait fondée, quatre ans plus tôt, à Casablanca. Fidèle à ses origines, soucieuse de faire se rencontrer livres et œuvres d'art, elle publie écrivains/poètes et peintres du Maroc et aujourd'hui du Maghreb et de la Méditerranée. Son catalogue – consultable sur internet *editmanar.com* – compte quelque onze collections: Poésie du Maghreb, Contes et nouvelles du Maghreb, Méditerranée et bibliophilie contemporaine sont les plus développées; plus de cent titres pour plus de cinquante auteurs et presque autant de peintres, citons-en quelques-uns seulement: Adonis, Tahar Bekri, Siham Bouttlal, Venus Khoury-Ghata, Salah Stétié, Abdelkébir Khatik, Abdellatif Laabi, Leila Sebbar... Belkahia, Kacimi, Bournazel, Binebine, Kacimi, Koraïchi, Leick, Titus-Carmel, Pignon, Sadouk, Slacik...

**Al Manar** ce sont des livres toujours très élégamment présentés sous couverture ivoire, typographiés sur bouffant, pour un tirage compris entre 20 (livres d'artistes, bibliophilie) et 2000 exemplaires (contes, nouvelles) tous présentant au colophon un ou plusieurs exemplaires de tête.

**Al Manar**, c'est enfin un rythme de parution élevé: entre 12 et 24 ouvrages l'an pour une auto distribution/diffusion.

Pas plus tard que ce jour (26 novembre 2009) je reçois au courrier *Reconnaissance*

de Patricia Castex Menier avec des interventions de Jacques Bibonne mais c'est du *Livre de l'amour* de Mohammed Bennis – dessins de Dhia Azzaoui, collection Poésie – rencontré en 2002 à Carcassonne lors de rencontres organisées par le *Centre Joë Bousquet et son temps* autour de Bernard Noël, dont je dirai quelques mots.

Poète, essayiste, traducteur, marocain de langue arabe, Mohhamed Bennis rend hommage dans ce livre à cette civilisation arabe de l'amour, aujourd'hui refoulée, oubliée, au travers d'un dialogue avec Ibn Hazm, poète qui vécut en Andalousie entre 994 et 1064. Al Andalus, c'est plus qu'un pays, c'est "un état d'âme" dit Mohammed Bennis. Perdu certes mais qui perdure pourtant "sur les sentiers de l'écoute et du regard" pour ceux "qui vivent la présence / de la folie" de l'amour considéré ici comme le véritable moteur de l'être. Mohammed Bennis est ce "fou d'amour" qui s'approche pour "(écouter) le battement / descendu des régions de la lumière" pour "(aimer) le lointain où fuient les débris de notre faiblesse". Pour dire l'amour, un amour qui tient au corps, Mohammed Bennis joue d'une écriture moderne où ce qui organise et oriente le sens, c'est l'air qui passe dans le poème. Prêtons l'oreille, sur la pointe du silence, dans les miroirs infinis de la parole, *Le livre de l'amour* livre ses secrets.

éditions **Al Manar**

96 bd Maurice Barrès

92200 - Neuilly

Tel: 09 53 09 50 74

Le Basilic

gazette de

**L'Association des Amis de l'Amourier**  
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice, le Conseil Général des Alpes-Maritimes, le Conseil Régional et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe

Marie Jo Freixe

Bernadette Griot

Martin Miguel

Raphaël Monticelli

Françoise Oriot

Yves Ughes

**Maquette:** Bernadette Griot

**L'Amourier éditions**

1, montée du Portal  
**06390 - COARAZE**

Tél: 04 93 79 32 85

**amourier.com**  
*l'amour des livres*